NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 N° 3 1948

Le bienheureux Contardo Ferrini

Maurice VAUSSARD

p. 289 - 302

https://www.nrt.be/it/articoli/le-bienheureux-contardo-ferrini-2785

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE BIENHEUREUX CONTARDO FERRINI

D'avoir été le premier en France, il y a trente-cinq ans, à faire connaître au grand public catholique, dans un article du *Correspondant*, l'attachante figure de Contardo Ferrini (1), alors que l'idée d'en ouvrir le procès de béatification avait été depuis peu accueillie par Pie X, me vaut sans doute l'honneur d'en célébrer à nouveau dans cette revue les titres divers à notre vénération, après que le Pape régnant vient de l'inscrire au nombre des Bienheureux.

Trente-cinq ans ! Ce long espace de temps pour nos brèves existences — que Dante estime représenter la moitié de la durée moyenne d'une vie humaine — est, au vrai, singulièrement court dans la pratique ordinaire des canonisations. Il a fallu moins de temps encore pour élever sur les autels sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Mais la multitude de miracles que le monde entier lui attribuait devait impressionner spécialement les juges de sa cause. Et elle rentrait pleinement dans les cadres de la sainteté classique, si l'on ose dire. Au lieu qu'un professeur de droit, que beaucoup de nos contemporains ont coudoyé en diverses Universités, qui a présidé des jurys d'examen et participé à des commissions ministérielles, figuré en bonne place dans le conseil municipal d'une grande ville et mené des négociations électorales, en somme exercé des activités dont aucune n'éveille par elle-même l'idée d'une haute vertu, cet exemple, sans être paradoxal, apparaît du moins inhabituel. Ce sera l'honneur spécifique du nouveau Bienheureux d'avoir sanctifié, dans un âge et un milieu où déjà l'incrédulité et de médiocres ambitions régnaient assez communément, des tâches qu'ont illustrées jadis, et aujourd'hui encore, d'autres grands chrétiens, mais que l'esprit du siècle ne permet pas de retenir comme prédisposant d'emblée à figurer au calendrier de l'Eglise.

Sans chercher bien loin, on trouve pourtant un précédent au cas de Contardo Ferrini, et c'est celui d'Ozanam, dont on sait que le procès de béatification est également commencé. Il y a même entre leurs deux vies d'étonnantes similitudes, autorisant à qualifier Ferrini, comme je le fis naguère, d'« *Ozanam italien contemporain* ».

Tous deux sont nés à Milan et furent baptisés dans la même église de Saint-Charles au Corso ; docteurs en droit, tous deux devinrent professeurs d'Université et publièrent de nombreux ouvrages ; tous deux possédèrent de vastes connaissances linguistiques, unissant à celle du latin et du grec l'usage des cinq principales langues modernes

(1) ***Un Ozanam italien contemporain : Contardo Ferrini,*** **dans** ***Le Correspondant,*** 10 mai 1913.

et même l'étude de l'hébreu pour mieux entendre la Bible ; tous deux prirent part à la vie publique de leur pays ; tous deux goûtèrent profondément les beautés de la nature ; tous deux enfin moururent jeunes, Ozanam à 40 ans, Ferrini à 43. Et dans leur pratique des vertus, sous les formes particulières de leur piété, on pourrait discerner aussi bien des ressemblances.

Mais, à côté de celles-ci, il faut signaler d'évidentes diversités de tempérament. Ozanam fut avant tout ce chrétien homme d'action qu'enflamme le zèle de la Maison du Seigneur et qui, sans aimer la polémique pour elle-même, s'y prête volontiers dans un dessein d'apostolat. En lui l'élan du cœur surpassait encore les clartés de l'intelligence, et l'on prétend que l'institution des Conférences de Saint-Vincent de Paul, son plus beau titre de gloire, fut elle-même, à l'origine, une réponse pratique à une objection de compagnons incrédules.

Contardo Ferrini nous apparaît par contre, et de plus en plus à mesure qu'il avance en âge, comme un homme de vie intérieure, de vertus cachées, un contemplatif, dans toute la mesure où peut l'être un homme que se partagent des devoirs temporels et des études profanes très astreignants, agissant par son exemple plus que par sa parole et surtout par le rayonnement d'une insurpassable sérénité.

Enfant aux réactions vives, on le juge espiègle et parfois même taquin, — comme le jour où il s'amuse à verser du vin sur la belle culotte blanche d'un camarade au cours d'une promenade champêtre, ou jette dans un puits une paire de pantoufles que l'on cherchera longtemps. Mais sa première communion, préparée et accomplie avec le plus grand sérieux, marque déjà une étape décisive de sa jeune vie chrétienne, que soulignent ses photographies. Le terme de « conversion » nous paraît bien gros pour caractériser cette évolution. Cependant l'image de Contardo à 9 ans, les mains dans ses poches, le visage un instant immobilisé par l'objectif, mais que l'on sent prêt à rire, de la joie pure d'un enfant heureux, est seulement celle d'un *birichino*, ce mot intraduisible de la savoureuse langue italienne, que rend fort mal notre « gamin ».

Mais à 15 ans, l'adolescent est déjà tout autre : la gravité pensive, un peu mélancolique, s'est substituée à la vivacité de naguère ; travail et piété transparaissent également du large front, des yeux profonds et doux où l'on devine le pressentiment et l'horreur du péché. Et si nous ne savions par son biographe qu'à ce moment, dans le village des bords du lac Majeur où sa famille passait l'été, on appelait déjà Contardo « le Saint Louis des Ferrini », nous dirions nous-mêmes, à en juger par l'aspect seul, qu'on ne se représente pas autrement saint Louis de Gonzague.

A l'âge où, dans nos sociétés corrompues, la curiosité des garçons, même exempts de perversité, s'aiguise vers le mystère charnel, où

leurs distractions sont si souvent brutales et vulgaires, Contardo Ferrini, encore lycéen, lie connaissance à la Bibliothèque ambrosienne avec son célèbre préfet, l'abbé Ceriani, et, à l'heure de midi, va se mettre auprès de lui à l'étude des langues sémitiques, notamment du syriaque, et en reçoit les premières notions de copte et de sanscrit. Un autre prêtre de grande valeur, savant géologue, dira de lui à cette époque qu'il est *le jeune homme le plus érudit d'Italie.*

Il avait, d'ailleurs, de qui tenir. Son père, Rinaldo, physicien émérite et, lui aussi, admirable chrétien, lui était un perpétuel modèle, qu'il devait pourtant dépasser. Son oncle maternel, l'abbé Antonio Buccellati, professeur de droit pénal à l'Université de Pavie, l'y accueillera en 1876, âgé seulement de 17 ans. Il y mènera, dans un internat un peu analogue aux collèges d'Oxford et de Cambridge, le Collège Borromée, une vie qui ne ressemble que pour le cadre extérieur à la définition classique de l'étudiant, car, pour les sentiments intimes qui la pénètrent, elle en diffère déjà grandement.

On le voit d'une assiduité exemplaire aux cours universitaires, assis toujours au premier rang et prenant des notes auxquelles recourront volontiers ses camarades moins diligents, car elles sont déjà remarquables par leur précision synthétique et, accompagnées du commentaire oral de leur auteur, font parfois mieux comprendre le cours lui-même que si l'on y avait assisté. Mais aux sorties nocturnes, aux beuveries, même à l'ébrouement des « escholiers » pendant le 1/4 d'heure qui sépare un cours d'un autre, aux entours de l'Université, Ferrini ne prend aucune part. Il se glisse à ce moment dans une église voisine et va y prier devant le Saint-Sacrement, qu'il visite souvent plusieurs fois par jour, en quelque lieu qu'il se trouve, tandis qu'au petit matin il assiste quotidiennement à la messe, avant le lever de ses compagnons.

La vie des étudiants, nominalement catholiques, au Collège Borromée, dont un prêtre est recteur et que patronne une grande famille de l'aristocratie lombarde, rappelle par plus d'un côté l'esprit de notre enseignement public sous la Restauration. La façade est chrétienne, mais la piété et la foi elle-même sont considérées par la jeunesse comme des survivances désuètes. L'assistance à la messe est obligatoire le dimanche pour les élèves ; mais pas un d'entre eux, sauf le seul Ferrini, ne s'y agenouille devant l'hostie, et le recteur n'ose pas célébrer le Saint-Sacrifice en semaine dans son propre collège, sachant qu'il n'y viendrait personne. C'est Contardo Ferrini qui l'y décidera par la suite, en lui promettant d'y amener quelques camarades, ce qu'il fait avec succès pendant de longs mois. Mais pas un cercle de jeunesse catholique n'existe encore dans les Universités italiennes, en ces années qui suivent de près la formation d'une unité politique, réalisée contre les protestations du Saint-Siège. L'étudiant qui veut s'affirmer pleinement chrétien ne doit pas seulement triom-

pher du respect humain, mais supporter parfois de véritables brimades et de continuelles moqueries.

Cela dans le domaine des croyances, mais aussi et surtout de la conduite morale. Le jeune homme chaste passe pour un phénomène. Or, cette vertu atteint chez Ferrini une extraordinaire délicatesse. Elle est sans doute sa note distinctive la plus accusée, l'emportant même sur la piété, l'humilité, l'esprit de pauvreté, la charité, le renoncement, qu'il pratiquera à un degré héroïque. Un mot un peu cru le fait rougir, un livre, un dessin indécent, mis brutalement sous ses yeux, lui causent une souffrance telle que son visage en devient comme crispé et qu'on dirait qu'il va s'évanouir. C'est par là surtout qu'il s'apparente à saint Louis de Gonzague. On devine le parti que des camarades malicieux peuvent tirer de semblables dispositions, même envers un compagnon qu'au fond ils estiment. La dernière année que Ferrini passe à l'Université, en 1879-80, où il avait été élu *doyen* des étudiants du Collège Borromée, — charge honorifique sans responsabilités bien précises mais qui témoigne du moins qu'on n'avait pas d'hostilité à son égard — fut de ce point de vue pour lui la plus cruelle. Parce qu'il s'était cru en droit de faire quelques remontrances aux plus libres de ses camarades pour leurs propos ou leurs chansons obscènes, ils lui rendirent intenables pendant cet hiver d'une rigidité rarement atteinte les deux ou trois salles chauffées de l'édifice, — salle de lecture ou salles de jeux, — le contraignant, pour n'avoir pas à rougir de ce qu'il voyait ou entendait, à se réfugier dans sa propre chambre, l'une des plus inconfortables et, comme toutes les autres, dépourvue du moindre chauffage. Cela durant l'hiver entier.

Au terme de ses études universitaires, Ferrini obtient une bourse de séjour à l'étranger et, déjà orienté vers l'étude du droit romain, choisit de se rendre à Berlin, où cet enseignement était alors représenté par des maîtres d'une renommée européenne. C'est la seconde étape de sa vie d'étudiant, à certains égards plus féconde et plus réconfortante que la première. Il abordait avec une certaine appréhension cette capitale protestante, où il se demandait s'il pourrait pratiquer sa religion avec toute la plénitude qu'il désirait. Il y trouve, au contraire, autour de la paroisse Sainte-Edvige, dont le curé devient son confesseur, et alors que sévissait dans toute l'Allemagne le Kulturkampf, une vie chrétienne non, certes, plus intense que dans sa famille, mais plus organisée déjà, plus militante, en quelque sorte, que dans sa patrie, ainsi qu'il advient souvent dans les pays où les catholiques se savent et se sentent une minorité.

C'est à Berlin qu'il devient notamment confrère de Saint Vincent-de-Paul, à l'exemple de son ami le Dr Westermaier, professeur de botanique à l'Université. C'est là aussi, peut-on supposer, qu'il sen-

tira la première impulsion vers le Tiers-Ordre de saint François, auquel appartenait le même maître.

Notons ici en passant que, si l'influence franciscaine dans la vie de Ferrini demeure peu discernable, une harmonieuse convergence n'en existe pas moins entre la règle de vie qu'il se tracera à lui-même dès sa prime jeunesse et celle du Tiers-Ordre, qu'il adoptera sensiblement plus tard (à 27 ans) en en revêtant les insignes. Nous possédons peu d'écrits spirituels de Contardo Ferrini, si sa production de savant est, au contraire, extrêmement abondante. Les plus marquants de ces écrits d'édification sont la correspondance qu'il entretint, de Berlin notamment, avec un compagnon d'études qui, ainsi que ses frères, restera toujours son ami de jeunesse le plus cher, le comte Vittorio Mapelli. C'est aussi l'opuscule *Un peu d'infini* et quelques méditations pour diverses fêtes liturgiques et pour servir de préparation à la Sainte Communion. Or, dans tous ces textes religieux, le nom de saint François ne se rencontre pas une seule fois. En dehors de la Bible, qu'il cite souvent, Ferrini ne se réfère qu'à saint Paul, — qu'il appelle habituellement Paul, et qu'il a visiblement beaucoup pratiqué, — quelquefois à l'*Imitation*, plus rarement encore aux *Confessions* de saint Augustin ou à quelque Père de l'Église, parfois enfin à l'exemple d'un saint, plus particulièrement saint Louis de Gonzague, pour qui il a une dévotion spéciale, sans doute parce qu'il sent la parenté de leurs deux âmes. Il écrit une méditation eucharistique pour sa fête et une autre pour celle des saints Apôtres Pierre et Paul. Dans un canevas de méditations pour chacun des jours de la semaine, il assigne comme pratique du mardi la garde scrupuleuse du cœur, avec « une visite à Louis, pour en obtenir la pureté ». Dans tous ses écrits de jeunesse, aucune trace de prédilection franciscaine, de même que ses confesseurs seront habituellement des prêtres séculiers.

Mais tandis que, pendant ses années d'études à Pavie, Ferrini s'engageait envers Dieu par un vœu temporaire de chasteté, renouvelé tous les mois, à Berlin, à la fin des vacances estivales de 1881, il prononce le vœu de chasteté perpétuelle et renonce définitivement au mariage. Se considérant ainsi comme appelé à une vocation spéciale, comme devant être une sorte de religieux dans le monde, et bien que la règle du Tiers-Ordre n'impose nullement le célibat, on peut supposer qu'il pensa dès lors à se lier plus étroitement à quelque grande famille monastique. Son ami intime, Westermaier, appartenait, nous l'avons vu, à celle de saint François et précisément vers cette époque Léon XIII recommandait avec insistance la milice séraphique aux laïcs catholiques. Il y entrait le 6 janvier 1886 en même temps que son ami Paolo Mapelli et, treize ans plus tard, revenu définitivement à Milan, après avoir enseigné dans plusieurs universités éloignées de sa ville natale, y faisait entrer son vieux père.

Le premier ouvrage marquant de C. Ferrini dans l'ordre scientifique, sa thèse de doctorat, rassemble les orientations préférées de son esprit au début d'une carrière qui devait être courte, mais singulièrement féconde. Ecrite en latin, elle a pour objet l'étude de ce que les poèmes d'Homère et d'Hésiode peuvent apporter à la connaissance du droit pénal dans l'antiquité. C'est le travail qui lui vaudra sa bourse de séjour à l'étranger. L'humaniste, pour qui les langues classiques n'offrent point de secret, sert ainsi d'introducteur aux recherches du juriste, qui va faire du droit romain et surtout romano-byzantin son champ spécial d'investigation.

Quelles raisons ont guidé Ferrini vers cette spécialisation scientifique ? Tout d'abord, semble-t-il, le fait que, dans ce domaine alors délaissé, il y avait beaucoup à apprendre et à révéler. Non, certes, dans un dessein d'orgueil, mais de même que son caractère portait notre Bienheureux à fuir les foules et, même dans une église, à rechercher les coins isolés, il a aimé dans le droit romain une branche du savoir qu'en Italie il cultivait alors presque seul. Ensuite, et surtout peut-être, il souhaitait y trouver les preuves d'une influence précoce du christianisme ou tout au moins, pour reprendre une expression de S.S. Pie XII dans le discours où il retraça, le 14 avril dernier, devant une assemblée d'élite et 7.000 pèlerins français, la vie de Contardo Ferrini, « un reflet de cette loi naturelle considérée par la pensée païenne elle-même comme quelque chose d'éternel et de divin ». Tel fut sans doute le mobile initial de ses études sur les juristes et apologistes païens des premiers siècles, convertis au christianisme, Arnobe, Lactance et Minutius Felix.

Je n'entrerai pas dans l'énumération des travaux juridiques accumulés par Ferrini durant vingt années de production intense, même pas des principaux. On aimera toutefois, j'imagine, à en avoir le résumé prononcé par Pie XII en personne, après que le Pape eut rappelé, en érudit qu'il est lui-même et en connaisseur approfondi de la culture germanique, toute l'évolution de l'histoire du droit romain dans les divers groupes et courants de la science allemande qui l'illustrèrent au XIXe siècle, des frères Grimm à Mommsen et à Zacharia von Lingenthal. Ce dernier, le maître préféré de Ferrini, devait l'orienter vers le droit romano-byzantin et en mourant lui léguer sa précieuse bibliothèque, après avoir présagé que le primat des études de droit romain allait désormais passer de l'Allemagne à l'Italie, prédiction dont la mort prématurée de Ferrini ne permettrait pas toutefois la réalisation immédiate.

C'est en s'inspirant d'un verset de l'*Ecclésiastique* (XXXVII, 2-6) que Pie XII va caractériser l'œuvre et l'apostolat scientifique de Ferrini. « *Vir sapiens plebem suam erudit, et fructus sensus illius fideles sunt* **L'homme savant instruit son peuple et les fruits de sa science** sont durables ». « *Plebem suam erudit* » : il devint le maître de la

jeunesse de son peuple, auquel il transmit dans les Universités de Pavie, de Messine, de Modène, puis de nouveau de sa chère Pavie, les fruits abondants de sa haute intelligence, de ses vigilantes recherches, de son généreux cœur. Ses manières distinguées et réservées, la noblesse chrétienne de sa vie sainte, sa façon d'exposer claire et pénétrante, l'exemple constant qu'il donna d'un savant inlassable et inflexiblement droit, lui gagnèrent partout l'estime et l'admiration.

« *Et fructus sensus illius fideles* : riche fut la moisson que notre Bienheureux produisit et recueillit comme fruit de son zèle et de son labeur. En vingt années à peine, il fit paraître plus de 200 publications de caractère scientifique, parmi lesquelles des ouvrages de haute et durable importance... Vous trouvez là, à côté d'articles sur des manuscrits inédits et sur des questions particulières de droit civil, d'amples traités sur les sources et l'histoire du droit romain, des commentaires relatifs aux pandectes et au droit pénal romain, et surtout ces éditions critiques des sources du droit romano-byzantin, qui rendirent le nom de Ferrini célèbre dans le monde scientifique, à commencer par la *Paraphrase* de Théophile, continuée par les *Digestes*, et sa contribution à la reconstruction des *Basiliques*, jusqu'aux éditions parues après sa mort prématurée, du livre syro-romain et du manuscrit *Tipucitus*, en collaboration avec Giovanni Mercati, aujourd'hui honneur et gloire du Sacré Collège des Cardinaux. »

A Messine, où Ferrini séjourne trois ans de 1887 à 1890, il occupe avec un petit groupe d'amis, célibataires et professeurs comme lui, une villa sise un peu en dehors de la ville, où les sert une vieille cuisinière allemande. Bien qu'il soit parmi eux le seul catholique pratiquant, si grande est l'estime envers lui de ses collègues que, par égard pour ses convictions, tous s'assujettiront au maigre du vendredi, voire des Quatre-Temps et des Vigiles, ce maigre auquel Ferrini tenait tellement que, même au Collège Borromée, où le règlement en dispensait les jeunes élèves, il avait toujours voulu l'observer strictement, au grand déplaisir du P. Recteur, qui voyait là un excès de zèle.

Parmi ses collègues à l'Université de Messine, se trouvait M. Orlando, le futur président du Conseil, aujourd'hui doyen des parlementaires d'outre-monts. Voici le jugement que portera sur son ami, au procès de béatification, l'illustre homme d'Etat italien :

« Je pense que Contardo Ferrini appartient à un type parfait d'humanité pour l'exquise bonté de son âme et pour l'absolue noblesse de chacun de ses actes, de chacune de ses pensées. Sur la vie de Ferrini, je puis dire n'avoir rien observé qui soit susceptible de donner lieu à une réserve quelconque dans l'ordre moral. Sa bonté avait une force d'expansion attractive d'autant plus admirable qu'elle excluait toute

attitude prédicante et n'agissait que par la force de l'exemple » (2).

Non seulement ses collègues, mais ses élèves sentaient maintenant l'attirance de cette hauteur morale jointe à une valeur scientifique indiscutée. Les moqueries, qui avaient si cruellement éprouvé l'étudiant, s'apaisent devant le professeur disert, à tel point que certains suivent encore ses cours après avoir passé leurs examens de droit romain, malgré la multiplicité des matières universitaires, pour avoir le plaisir et le profit de l'entendre, ou vont le retrouver chez lui, où il leur fait à tous l'accueil le plus amical.

Un de ses plus brillants élèves, qui s'illustrera lui-même comme historien, le professeur Gallavresi, a écrit de Ferrini : « Jamais il ne me fut donné d'admirer une aussi intime pénétration des connaissances acquises par l'étude dans la vie intellectuelle d'un homme. Rien n'apparaissait adventice en lui ; on oubliait que la mémoire avait été pourtant l'agent mécanique de cet enrichissement ; et vraiment il semblait avoir toujours su ce qu'il disait, avoir vécu à toutes les époques qu'il décrivait ».

Un jeune médecin, pourtant socialiste et matérialiste, allait quelquefois l'entendre, quand il fut revenu de Messine à Pavie, avec l'esprit critique d'un adversaire plutôt que la déférence d'un disciple et pour se gausser de cet étrange phénomène qu'était un universitaire croyant. Mais la grâce devait un jour surabonder là où la négation avait abondé ; car le médecin dont je parle sera plus tard le R. P. Gemelli, Franciscain, puis Recteur de l'Université Catholique du Sacré-Cœur, et second postulateur de la cause de béatification de Contardo Ferrini, après que le premier, le diligent Don Pellegrini, curé d'une paroisse de Milan et biographe de Ferrini, eut été rappelé à Dieu.

Entre Messine, où malgré tout Ferrini se sentait bien loin des siens et de sa chère Lombardie, et Pavie, où il sera promu en 1894 à la chaire de Pandectes et chargé de deux à trois cours complémentaires d'histoire du droit romain ou romano-byzantin, se situent quatre années d'enseignement à Modène, ville universitaire de second rang mais où il fera la connaissance d'un collègue qui deviendra le meilleur ami de sa maturité, le professeur Olivi, spécialiste du droit international, qui, le premier, après la mort de Ferrini, pressentira la possibilité de sa béatification et en convaincra Pie X, en lui présentant, avec les écrits de jeunesse de Ferrini, les éléments primordiaux de la cause.

Combien fut délicate et forte de part et d'autre cette intimité de deux admirables chrétiens, on l'appréciera en rappelant qu'Olivi fut dès alors associé à tous les projets, à toutes les pensées de Ferrini, et

(2) Mons. Carlo Pellegrini, *La vita del prof. Contardo Ferrini*, Turin, Soc. Editrice Internazionale, 2e édition, 1928, p. 586.

que c'est en déposant devant le Tribunal ecclésiastique de Trévise, sa ville natale, au mois de février 1911, en faveur de la sainteté de son incomparable ami que, sous le coup d'une émotion trop vive, le professeur Olivi, âgé de 64 ans seulement, succomba à une crise cardiaque.

*
* *

Revenu enseigner à Pavie, mais vivant à Milan parmi les siens, Ferrini allait être sollicité de prendre part à l'action électorale sur le terrain municipal dans la métropole lombarde. En ce domaine essentiellement administratif elle était autorisée par le Saint-Siège qui, au contraire, en raison du conflit que la réalisation de l'unité du royaume avait fait surgir avec l'État italien, défendait, comme l'on sait, aux catholiques de prendre part aux élections législatives et à la vie politique. Beaucoup d'entre eux le regrettaient, estimant que c'était laisser le champ libre aux adversaires des principes chrétiens et que le pays ne pouvait qu'y perdre. C'était l'état d'esprit des catholiques dits libéraux, et à cette tendance appartenaient les plus proches parents de notre Bienheureux, son père, son frère, son oncle l'abbé Buccellati, la plupart de leurs amis, qui ne se croyaient pas tenus d'obéir aux consignes du Saint-Siège dans un domaine temporel où le Pape n'est pas infaillible. Seul de la famille, et avec quelque regret, semble-t-il, Contardo s'y conformait scrupuleusement, et s'abstenait de voter dans les élections politiques.

Mais un homme de sa valeur était une force trop précieuse au service des idées d'ordre et de respect de la religion pour que ses concitoyens ne cherchassent pas à obtenir son concours. Ferrini ne se crut pas en droit de le refuser, dans un domaine licite, bien qu'il n'eût aucun goût pour la vie publique, et il fut ainsi pendant plusieurs années l'un des chefs de l'alliance catholique-modérée, qui devait occuper jusqu'en 1899 la mairie de Milan. A cette date, la division des partis modérés après les douloureux événements du mois de mai de l'année précédente — les émeutes si durement réprimées par un gouvernement qui avait perdu tout sang-froid —, fit tomber la municipalité aux mains des socialistes.

Durant son passage aux affaires publiques de sa cité, Ferrini eut toujours une attitude essentiellement conciliatrice entre les diverses tendances. Adversaire de la politique du pire et des ostracismes inconsidérés, il estimait normal, à l'inverse de l'avocat Filippo Meda, le futur ministre des Finances et leader du petit groupe démocrate-chrétien à la Chambre, l'alliance des catholiques de combat avec les catholiques de tradition, pourvu qu'ils fussent également sincères et moralement estimables. Entre bourgeois conservateurs et travailleurs des syndicats chrétiens ou leurs chefs intellectuels, il ne voyait que **des nuances, non pas négligeables sans doute, mais toujours concilia-**

bles en face d'adversaires de leurs croyances. Sa connaissance expérimentale de la vie du Centre allemand, où aristocrates de vieille souche et militants ouvriers se présentaient côte à côte sur les mêmes listes, l'inclinait certainement à ce goût des conciliations opportunes, dont le rejet amènera en 1899 l'échec commun des catholiques et des modérés milanais.

Et maintenant essayons, d'après son règlement de vie, et ce que nous savons de ses habitudes, de nous représenter concrètement le Bienheureux Ferrini durant cette dernière période de sa courte existence, où son temps se partage entre les pratiques de piété, l'enseignement universitaire, la vie familiale et le souci du bien public.

Voici d'abord les articles essentiels du règlement qu'il s'était tracé à lui-même dès sa prime jeunesse et auquel il restera toujours scrupuleusement fidèle. En dehors des points fixes que sont l'assistance quotidienne à la messe, le quart d'heure de méditation préparé la veille, la visite, quotidienne aussi, au Saint-Sacrement, la récitation du chapelet, de l'*Angelus* de midi, d'un *Ave Maria* à chaque heure, si possible, du chemin de la Croix dominical, etc..., on y lit :

« Je rendrai des services dans un esprit de grande humilité et de pénitence...

« Je chercherai à me rendre un modèle de mansuétude, de douceur, de charité et d'humilité ; sur ce point je ne me pardonnerai pas le moindre manquement ; je compenserai chaque chute par un redoublement d'attention, cherchant toujours les occasions d'en pratiquer les actes...

« J'enseignerai avec patience et avec zèle, en m'efforçant d'être utile aux âmes, au moins par des aspirations intérieures, ce que je ferai toujours lorsque j'aurai à traiter avec autrui...

« Durant les repas, je penserai à Jésus-Christ abreuvé de fiel, ou à quelqu'un de ses bienfaits insignes et à son ardent amour, afin de l'en dédommager par une mortification : ce à quoi me servira également la pensée du purgatoire et du paradis...

« Je serai encore plus vigilant le vendredi et le samedi et j'aurai un soin spécial de consoler ainsi le Cœur de Jésus...

« J'accueillerai joyeusement pour l'amour de Jésus tout ce qui me déplaira.

« J'aimerai la sainte pauvreté et je chercherai à la pratiquer en respectant les pauvres, en voyant avec joie les pertes et autres dommages dans les vêtements, en donnant les choses superflues.

« Je m'efforcerai de me lever de très bonne heure et je fuirai tout ce qui pourrait y faire obstacle le moins du monde.

« Avant toute conversation, je réciterai un *Ave Maria.* »

Que donne ce règlement dans la pratique ? Suivons le Bienheureux un des trois derniers jours de la semaine, où il avait groupé

toutes ses leçons à l'Université de Pavie et logeait alors chez une sœur mariée à un agriculteur à 3 kms de la ville, et suivons-le aussi un dimanche ou un jour d'été auprès de ses parents.

En semaine, il se lève vers 5 h. 1/2, au plus tard à 6 h., même en plein hiver, et va faire ses dévotions à Pavie. Puis il se retire dans un pied-à-terre de deux pièces que sa sœur et son beau-frère y possédaient, y prépare ses leçons et son petit déjeuner et se rend à l'Université, où il fera son cours en veston sombre et gants noirs, comme je l'ai vu faire moi-même en 1912 à un autre maître, à peine plus jeune que Ferrini et dont le procès de béatification est aussi commencé, Giuseppe Toniolo. Entre un cours et un autre, les professeurs se rassemblaient d'ordinaire au café. Ferrini, lui, demeure à la bibliothèque ou se rend à l'église. Fréquemment on le voit à l'évêché, où étudiant il était déjà le familier de l'évêque d'alors, le futur cardinal Parocchi, et devait l'être de son successeur, Mgr Riboldi, plus tard cardinal lui aussi. Il reçoit les élèves qui ont à lui parler et, le soir, retourne à pied à la ferme de sa sœur. Après le dîner, il y joue parfois un peu aux cartes avec les siens, puis on récite le Rosaire en famille et à 10 h. au plus tard il se retire dans sa chambre.

A Milan, son père et lui allaient ensemble à la messe avant de partir vers leurs tâches respectives. Mais le dimanche Ferrini en entendait plusieurs et assistait aussi aux vêpres, au sermon, aux processions ; confrère du Saint-Sacrement, il tenait à honneur de porter le dais, là aussi en compagnie de son père. Et le soir, après une courte promenade, c'était le Chemin de la Croix. A un visiteur qui s'était présenté pour le voir un de ces dimanches matins, sont portier répond ingénument : « Le professeur, les jours de fête, n'est pas facile à trouver chez lui ; il est toujours à l'église, où il a tant de choses à faire ».

Il a aussi des occupations plus profanes, pour obéir à sa mère et lui rendre service : apprêter la table, aller chercher le vin à la cave, le mettre en bouteille ; à la campagne, prendre du bois au bûcher. Le docte professeur laisse alors ses livres et s'adapte joyeusement à ces besognes ménagères, comme lorsqu'il était petit garçon. Une familière des siens déposera au procès de béatification : « Avec ses parents, Contardo était comme un enfant de 10 ans, même quand il s'agissait de services matériels ». Dès qu'ils entraient dans la pièce où il se trouvait, il se levait, leur offrait un siège et gardait une attitude déférente. Ces petits faits, rapprochés de la coutume ordinaire, surtout à notre époque, en disent long sur l'humilité de Ferrini.

L'esprit de pauvreté, bien que sa condition ne lui permît pas toujours d'en témoigner autant qu'un religieux et qu'il dût se plier à un certain décorum, tout en s'habillant toujours avec une grande simplicité, n'était pas moins vif en lui. Il en donnera une preuve lors-**qu'ayant confié à un ami une somme de 30.000 frs-or, — toutes ses**

économies, — et qu'elle eut été engloutie dans la mauvaise gestion d'une affaire industrielle, il n'en éprouva aucun regret et ne voulut même plus en entendre parler pour tâcher de récupérer son bien.

Il me reste à évoquer Ferrini alpiniste, un dernier aspect de sa personnalité où s'extériorisait un amour de la nature qui le rapproche de saint François par le plus intime de l'âme.

Il ne faut pas voir dans ce goût de Ferrini pour la montagne, qu'il partageait avec son compatriote, le grand Pape Pie XI, rien qui ressemble à un attrait sportif. Pour ces Milanais qui, de leur ville et de ses environs immédiats, aperçoivent toute proche la chaîne des Alpes, y faire des ascensions est un délassement analogue à ce qu'est pour les Parisiens une promenade dans le bois de Meudon ou la forêt de Fontainebleau.

Ferrini était aux antipodes de l'esprit sportif. Ni l'époque, ni son éducation, ni son milieu ne l'y eussent incliné. Ce qu'il cherchait en gravissant les hauteurs voisines de sa chère Suna, — le petit village du lac Majeur où les siens avaient une modeste résidence d'été, — ou les cimes plus imposantes du Latelhorn et du Mont Viso, c'était sans doute une détente à ses travaux intellectuels, mais surtout une occasion d'adorer Dieu, en quelque sorte, de plus près, de le voir à travers ses œuvres et de lui en rendre grâces.

Ecoutez comme il parle de la nature dans un commentaire des Psaumes extrait de son opuscule contre l'école naturaliste, alors en pleine vogue dans son pays, et où il rangeait un peu arbitrairement un poète comme Carducci, qui, très éloigné du christianisme sans doute, n'en demeure pas moins un des plus grands noms de la littérature italienne.

« Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament annonce l'œuvre de ses mains. Chaque jour nous crie la louange du Créateur ; chaque nuit nous manifeste ses merveilles. Le Seigneur a fait des cieux la tente du soleil et celui-ci, semblable à l'époux sortant de la chambre nuptiale, s'élance joyeux comme un héros pour fournir sa carrière ». Carducci, dans une de ses plus fameuses odes barbares, nous décrit toutes les *mirabilia* dont il jouit en se passant de Dieu. Parmi elles est *le sourire des prairies.* Je ne fais qu'en appeler aux âmes saintes et à leur demander s'il n'est pas vrai que pour elles aussi sourit toute la nature et qu'elle leur parle éloquemment de Celui vers qui s'élève la continuelle aspiration de leur cœur. Il n'avait certainement pas lu les *Odes barbares,* ce roi d'Orient qui écrivait (ps. XCV) : « Que les cieux se réjouissent et que la terre soit dans l'allégresse, que la mer s'agite avec tout ce qu'elle contient, *que les prés sourient,* que les arbres des forêts poussent des cris de joie à l'aspect du Seigneur... » Ne sens-tu pas (l'opuscule était adressé à Paolo Mapelli), **en relisant ces paroles, s'éveiller le sentiment de la nature,**

suave comme la rosée de l'Hermon, justement parce qu'uni au sentiment religieux, plus qu'à la lecture de quelque morceau des volumes elzéviriens (3) en admettant (sans le souhaiter) qu'ils te soient tombés entre les mains (4) ? »

Plus tard, dans le chapitre de son autre opuscule, *Un peu d'infini*, intitulé : « De la capacité objective des créatures de nous élever à Dieu », il s'arrête avec complaisance sur « ce livre merveilleux dont aucune œuvre philosophique n'approchera jamais » : le *Livre de la Sagesse*, et il en cite l'admirable chapitre XIII (Insensés tous les hommes qui ignorent Dieu et qui, des créatures visibles, ne peuvent s'élever à la connaissance de Celui qui est, etc...) — « Et Jésus aussi a constamment usé dans ses paraboles du grand livre de la nature extérieure ».

« Le sentiment de la nature, ce don précieux des âmes privilégiées, — conclut alors Ferrini avec une énergie d'apôtre, — devrait avoir une très grande part dans notre éducation... Donnez-moi cet enfant qui grandit attaché comme le lierre aux vêtements maternels, privé d'individualité et d'initiative, plein de lâches frayeurs en attendant de devenir un plus lâche libertin, donnez-moi cet enfant que je le conduise à travers nos Alpes. Qu'il apprenne à vaincre, dans les obstacles que la nature lui opposera, les futures difficultés de la vie ; à jouir du soleil levant contemplé de la crête d'un mont, du soleil couchant incendiant les vastes glaciers, du clair de lune se jouant dans la vallée déserte. Qu'il cueille la fleur qui pousse au bord des neiges éternelles et qu'il exulte au spectacle du sourire des cieux sur les gouffres des monts ! Cet enfant en reviendra homme et sa conscience morale n'y aura point perdu » (5).

C'est au retour d'une de ces ascensions, qu'il aimait à faire en compagnie de parents et d'amis, édifiés là comme ailleurs par son esprit de prière et de mortification, qu'il contracta les germes du mal qui allait l'emporter en quelques jours. En redescendant du Mont Rose, il avait bu de l'eau d'un ruisseau qui serpentait à travers les prés et qui semblait parfaitement limpide, mais avait traversé sans doute des terres polluées. Quelques jours après, il fut atteint d'une fièvre typhoïde. Il eût peut-être triomphé de la maladie grâce aux soins dont il fut immédiatement entouré si son organisme, qui n'avait jamais été très robuste et que le travail intense avait prématurément usé, n'eût présenté déjà l'année précédente des signes de faiblesse cardiaque, qui l'empêchèrent d'accompagner son ami Olivi, comme ils l'avaient projeté ensemble, dans un voyage en Terre Sainte. A l'intoxication typhique, ce cœur ne résista pas et le Bienheureux qui, dans son délire, lorsque retentissait la cloche d'un embarcadère voi-

(3) Des auteurs véristes italiens.
(4) *Scritti religiosi*, pp. 27-28.
(5) *Scritti religiosi*, pp. 211-215.

sin, murmurait : « Allons, allons à la Sainte Messe », s'endormit dans le Seigneur le 17 octobre 1902.

Il avait dit à Olivi, un jour qu'à Modène ils s'entretenaient de leurs fins dernières, qu'il préférerait mourir à Suna plutôt qu'en cours d'année scolaire, afin de n'incommoder personne pour venir à ses obsèques : ni recteur, ni collègues, ni étudiants. « A Suna je n'aurais pour m'accompagner à ma dernière demeure, — expliquait-il, — que les gens du pays, les enfants, les pauvres, ceux qui souffrent, ceux qui prient, ceux qui vraiment font du bien à l'âme ».

Ce vœu suprême, on l'a vu, devait être exaucé.

Mais c'est alors que se termine sur un demi-échec humain la vie du serviteur de Dieu, — car son œuvre scientifique est loin d'être achevée et demeure pleine de promesses, — qu'elle va s'épanouir dans une fécondité nouvelle et plus haute.

Au contact de Ferrini, de loin ou de près, beaucoup avaient prononcé déjà : « C'est un saint ». Mais pour que cette *vox populi* devînt *vox Dei,* il fallait un intermédiaire qui, sans attendre les 50 années habituellement requises par le droit canonique pour proclamer l'héroïcité des vertus d'un chrétien, prît en mains sa cause et la fît triompher. Cet intermédiaire, nous l'avons vu, ce fut le professeur Olivi, favorisé par la confiance que le Pape Pie X avait en lui, plus tard par l'amitié de Pie XI pour Ferrini lui-même, et surtout par le témoignage unanime qu'apportaient, sur ses éminentes vertus, croyants et incroyants, juifs et chrétiens, nobles et artisans, savants et ignorants.

Sur sa tombe, comme sur celle de sainte Thérèse de Lisieux, les pèlerinages spontanément s'organisaient. Avant la première guerre mondiale, il en était déjà venu plusieurs, d'étudiants en particulier et l'un même avec un évêque à sa tête. Après la guerre, qui l'avait momentanément stoppé, le mouvement reprit avec plus d'ampleur. En 1926, un dimanche, c'étaient quatre pèlerinages, chacun de plus de 1.000 personnes, qui, de la seule ville de Milan, sans s'être concertés, se rencontraient au cimetière de Suna près de la tombe de Ferrini. Des miracles attribués à son intercession commençaient à être enregistrés. Et les suppliques au Saint-Père de membres de l'épiscopat et de hautes personnalités catholiques, pour solliciter sa canonisation, affluaient à Rome d'Italie et de l'étranger. Le 4 juillet 1924, la cause Contardo Ferrini était officiellement introduite par la Congrégation des Rites et, moins de vingt-trois ans après, dans l'inoubliable cérémonie du 14 avril dernier, l'Eglise, par la voix du Pape Pie XII, inscrivait au nombre des Bienheureux celui que nous célébrons aujourd'hui comme un nouveau modèle pour la jeunesse étudiante, pour le monde de l'enseignement et pour la Chrétienté tout entière.

Paris. Maurice VAUSSARD.